



Pourquoi et comment étudier la littérature? Voilà un sous-titre évocateur qui, malgré son évidence pour certains, demeure un mystère pour d'autres. Si le livre cible principalement les études littéraires en elles-mêmes, il n'en demeure pas moins que l'auteur vise « l'écrit » dans son ensemble, jusqu'au fait qu'est celui de lire lui-même. En effet, Schaeffer part d'une prémisse actuelle qu'est la redondante critique adressée aux jeunes, selon laquelle ils ne liraient plus ou du moins, ne savent plus ce qu'est la « vraie » littérature. C'est de cette question simple mais complexe que part l'auteur où il présentera une argumentation axée sur deux principes généraux, deux visions pourrait-on dire de la littérature. D'abord, il propose de reconsidérer les études littéraires par rapport à la division qui s'opère entre les sciences dites « pures »

et les sciences de l'Homme en général (ou les humanités). C'est ce constat général qui emmène ensuite l'auteur à diviser la littérature en ses deux vocations qui se veulent distinctes : l'une est culturelle et vise la transmission des écrits et l'autre est cognitive, visant plutôt l'étude du fait littéraire lui-même.

Schaeffer critique de façon large le fait que les études littéraires mélangent les deux vocations que je viens de citer et ont tendance à procéder à un certain isolement, contrairement au modèle scientifique qui se veut un partage de connaissances par cumulation et qui sont par la suite remises en questions. Cette division a une origine profonde alors que les études de l'Homme du XIXe siècle ont procédé à un ségrégationnisme sous trois chefs : nationaliste, puisqu'il s'agit d'une époque où l'on a dressé des frontières nationales créant une barrière étanche au savoir, interdisciplinaire, où les disciplines des sciences humaines ne se considèrent pas les unes des autres et intradisciplinaire, où s'opposent et s'isolent différentes écoles de pensée. Les sciences humaines étant divisées, un second obstacle se pose aux études littéraires et concerne la lecture elle-même : il s'agit de la question philosophique de l'intentionnalité. C'est qu'au-delà d'un texte, sous sa forme matérielle, il y a les idées du lecteur ainsi que celles du lecteur qui en fait sens et cette relation ne saurait se réduire à une simple description de l'écrit, il faut creuser et comprendre le texte. Cette compréhension, selon l'auteur, relève des idées, qui elles sont derrière les mots : puisqu'il s'agit d'un processus

mental, il faut donc opter pour une approche cognitive afin de comprendre réellement ce qu'est le fait littéraire.

Facile à dire, mais comment procéder? Une définition traditionnelle (ou pourrait-on dire vieillotte) de la science serait évidemment insuffisante pour s'appliquer à la littérature, malgré sa vision épistémologique qui ne cesse de s'agrandir pour s'adapter à de nouveaux objets. L'auteur fait un détour au niveau de l'approche herméneutique, où le fameux cercle herméneutique (ou spirale, selon ce dernier) permettrait de lier causes et intentions afin d'expliquer des faits qui existent bel et bien. C'est cette mise en contexte des faits littéraires, ce mouvement d'aller-retour entre l'intentionnalité et la neutralité qui rend possible l'étude littéraire de façon descriptiviste. L'auteur s'avise donc de prôner une étude descriptiviste qui fut et demeure quelque peu négligée, face à une approche normative, à laquelle on associe généralement les études littéraires et qui semble méprisée par les gens de science.

En fait, Schaeffer croit que les deux modèles (descriptiviste et normatif) sont tous deux essentiels, mais devraient être séparés puisqu'ils ont des buts distincts. Le projet descriptiviste veut comprendre le fait littéraire sous une optique cognitive alors que l'approche normative vise plutôt la transmission d'un patrimoine, mais aussi d'une pratique à laquelle on veut habituer les gens, celle de lire. Ce dernier critique par le fait même la manière dont est enseignée la littérature puisqu'elle cible principalement et trop rapidement le volet analytique alors

qu'il s'agit avant tout d'un procédé mental qu'il faut développer chez les jeunes. Il donne pour exemple la fiction et la poésie qui ne sauraient être limités à leur forme textuelle : il faut les vivre, faire *comme si* dans le cas de la fiction et profiter de la dissonance que créent les mots du poème face à nos habitudes cognitives pour activer les écrits, aspect qui n'est aucunement en lien avec l'analyse. Or, si l'on croit que les jeunes ne lisent plus, c'est non seulement parce que leurs habitudes de lecture ont changés, mais aussi parce qu'on ne met pas suffisamment emphase sur l'activation des lectures, le plaisir de lire, qui doit précéder l'analyse.

Enfin, qui dit séparer les deux visées de la littérature dit reconsidérer l'enseignement et la recherche : il faudrait selon l'auteur séparer les deux vocations et revoir les procédés avec lesquels ces derniers sont intentionnellement traités. La question est d'autant plus intéressante dans le contexte de grève qui sévit présentement au Québec. Il s'agit du seul point qui m'a fait cligner à la lecture de ce livre, alors que Schaeffer croit en la séparation nette des activités d'enseignement de celles de recherche. Il est vrai que les études littéraires gagneraient à se soumettre au modèle scientifique en cumulant ses connaissances. Par contre, cela implique selon ce dernier d'opter pour le modèle de financement par projet, comme se déroule la plupart des activités de recherche. Or, cette approche viserait à légitimer l'aspect descriptif de la littérature qui se veut négligé au profit de celui normatif, point sur lequel je suis tout à fait d'accord, mais je crois que d'un autre côté, une telle division aurait pour effet d'opposer encore plus férocement la science

littéraire à celles dites « dures ». Malgré l'approche scientifique partagée, je crois que l'opposition entre sciences humaines et sciences dures demeure, si ce n'est que dans l'esprit des gens extérieurs au déroulement des recherches, et que de séparer les deux visées des études littéraires risquerait d'affaiblir encore plus le volet descriptif. Pourquoi? Parce que l'approche normative est à mon avis plus légitime socialement et que les gens croient encore en cette obligation de transmettre le savoir littéraire aux jeunes, le fait de lire demeurant une pratique valorisée. Mais qu'en est-il de la science du littéraire? Ne souffrirait-elle pas de ce mépris dont la sociologie et l'anthropologie, par exemple, sont fortement victimes? Réussirait-elle à s'imposer et se légitimer socialement? Si les sciences étaient toutes considérées sur un pied d'égalité, je crois que le projet proposé par l'auteur serait plus que bienfaisant, mais puisque le déterminisme des chiffres ne cesse croître dans notre vision de la société, voire du monde, je crois que ce n'est malheureusement pas le cas.

Malgré ce très bref lapsus, il s'agit d'un livre tout à fait pertinent pour s'intéresser au sort de la lecture et ce, non seulement dans le milieu littéraire. Schaeffer fait parti de ces philosophes dont la plume est accessible sans pour autant négliger la qualité du contenu : court, mais dense, c'est un texte qui va au fond de la question et constitue une excellente entrée en la matière pour qui veut en savoir plus sur les débats entourant les études littéraires. Définitivement une lecture riche qui, je l'espère, saura trouver sa place entre bonnes mains.

**Yann Pineault - Mai 2012**